

LYDIA
BRASINGTON

NEVER MINE





Salammbô Editions
6 rue Masséna
69006 Lyon
Salammboeditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illégale et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : © CASASNOVAS STUDIO

Jaspage : © CASASNOVAS STUDIO

Composition : Marc Duteil

ISBN : 978-2-488257-22-0

Avertissement

Cette romance est destinée à un public adulte et aborde des thématiques sensibles susceptibles d'affecter certains lecteurs. Le texte appartient au genre de la romance psychologique sombre et comporte des scènes sexuelles explicites, des scènes de violence, de manipulation, de rapports de domination ou illustrant des troubles dissociatifs.

Le détail des trigger warnings pour les différents chapitres concernés figure en fin d'ouvrage.

Never Mine explore notamment les répercussions psychologiques de traumatismes profonds sur ses personnages. L'autrice traite ces thématiques avec une grande sensibilité dans une perspective narrative réaliste, axée sur la résilience, la psyché traumatique et le processus de reconstruction.

ଓঠে Chapitre 1 *Liora*

১০০০০০

On m'avait dit que Thibodaux était une ville tranquille. Le genre d'endroit où les portes restent ouvertes et les voisins s'échangent des tartes. On ne m'avait pas dit que je pouvais y disparaître sans que personne ne s'en aperçoive.

Je suis arrivée il y a une semaine, un jour de pluie. Un vrai déluge, qui te colle les vêtements à la peau et transforme les trottoirs en marécages. La semaine a traîné, mais, aujourd'hui, miracle : le soleil est revenu. Tout le monde a l'air de croire que c'est une bonne nouvelle.

L'air, lui, est toujours aussi lourd. Il colle et gratte et on a l'impression de respirer du coton. Et les moustiques ? On dirait des drones. Parmi les insectes que j'ai croisés ici, certains ont certainement survécu à l'ère des dinosaures.

En entrant au Black Salt Café, j'ai l'impression qu'un seau d'eau glacée m'est tombé sur la tête. La serveuse dans son uniforme en vichy bleu, Kikki, me sourit tandis qu'elle s'esui le front. Je lui rends un sourire avant de trouver celui que je suis venue rencontrer.

Emil.

Fidèle à sa table près de la fenêtre, là où le soleil tape juste assez pour réchauffer les murs sans faire suer, enfin, en apparence.

Il se lève lorsqu'il m'aperçoit et je réalise alors qu'il n'est pas seul.

Maril, sa sœur jumelle, l'accompagne. Impeccable, comme d'habitude. La créature parfaite tirée à quatre épingles : la coiffure, le sourire, même le regard, trop courtois pour être honnête. De son maquillage digne d'une star hollywoodienne à ses talons vernis aux semelles cramoisies.

– On croyait que tu nous avais ghostés, dit Emil en me tendant un milk-shake à la fraise.

Je m'assois sur la banquette avant d'attraper ma boisson et de prendre une gorgée. Ce n'est pas terrible. Mais il a pensé à moi. Ça compte et je dois me faire des amis, je ne peux pas rester enfermée de la même façon que l'année dernière.

Je ne peux pas laisser les fantômes de mon passé détruire ma vie.

– Mon frère et ses élans de charité... souffle Maril, presque pour elle-même.

Mais je ne suis pas dupe, elle veut que je sache, que j'entende.
Elle me sourit. Le genre de sourire qui pique, que deux rivales se lancent pour éviter de s'entretuer. Depuis le premier jour, elle me parle comme si j'étais un cheveu tombé sur sa nappe. Tout chez elle est bien rangé. Même son mépris.

Mais je suis nouvelle ici. Et seule. Je n'ai pas envie de passer mes soirées à regarder le ventilateur tourner au plafond.

Alors je souris pour elle, pour qu'elle ne voie pas les fissures.

Mon nouvel ami mord dans sa tourte tandis qu'une mèche de cheveux lui tombe devant les yeux. Il a ce style négligé soigneusement cultivé. Il est là parce que son père l'a voulu, bien sûr. Le fils parfait d'une lignée de footballeurs. Riche,

bien né, héritier d'un nom qui pèse lourd dans cette petite ville paumée.

Moi ? J'ai une bourse. Je ne sais même pas laquelle. La lettre m'attendait sur la table en rentrant du Walmart. Maman était fière. Après tout, depuis que mon père a tout perdu, le sujet de la fac n'était plus vraiment sur la table. Mais je suis venue et voilà comment j'ai croisé Emil et sa sœur. On s'est rencontrés le jour de la rentrée. Il m'a vue seule, dans un coin, et m'a offert un Coca. Les autres étaient déjà partis faire la fête en dehors du campus. Il est gentil, presque trop propre sur lui. Et il ne cache pas avoir voté démocrate. Ici, dans le fin fond de la Louisiane, ça fait tache, ou ça brille, selon le point de vue.

– Les affectations tombent aujourd'hui. Tu es prête ? me demande-t-il.

La radio diffuse du Springsteen, tandis qu'une odeur de friture flotte dans l'air. Tout va bien, mais j'ai l'impression que quelqu'un me regarde.

Non, je ne suis jamais seule.

– Avec un peu de chance, je tomberai sur Garber, je dis.

Il arque un sourcil. Maril répond sans lever les yeux de son téléphone :

– Comme si Garber allait perdre son temps avec une opportuniste.

Je la regarde. Je souris. Et, bien sûr, ça ne m'empêche pas de dire :

C'est vrai. Ton père a financé la piscine olympique. Tu as sûrement la priorité.

Emil éclate de rire, tandis que Maril se fige. Elle a encaissé, mais c'est passé près. Gênée, je me redresse un peu sur la banquette tandis qu'un frisson me traverse, lent et froid. Ce n'est pas un regard, c'est plus lourd que ça. Une présence, juste là, dans mon dos. L'air semble se figer. Je me retourne, incapable de faire autrement, et laisse mon regard glisser vers la

fenêtre. Dehors, la Louisiana Highway 1 découpe la ville en deux, droite et vide sous la chaleur. Une rangée de SUV gris s'aligne le long du trottoir, parfaitement garés, comme à la parade. Les vitres teintées renvoient le ciel, opaques, impénétrables. Derrière, des silhouettes immobiles. Rien ne bouge. Pas même le vent.

Est-ce que je me fais des idées ?

– Liora ! Tape ton code. Tu veux pas savoir avec qui tu travailles ?

Une fois de plus, Emil me tire de ma torpeur.

Il m'a tendu son tout nouveau MacBook. L'écran allumé, prêt à être utilisé. Mon estomac se serre. Je n'ai pas envie. Mais je n'y coupe pas. Je lui fais signe d'y aller en premier et il s'excite, tout sourire, tandis que Maril lève enfin les yeux :

– Monroe, j'ai eu Monroe, elle lâche avec une déception qui me donne un sourire.

Je ne devrais pas, Monroe est sympa, mais je suis heureuse de voir cette pointe de déception. Peut-être qu'elle reviendra sur terre avec nous maintenant. Mais Emil frappe d'un coup sur la table, tout sourire.

– Garber ! J'ai Garber !

Kikki sursaute dans son coin du bar, tandis que le quarterback lève les mains au ciel avant de me tendre son ordinateur. Oui logique, le golden boy obtient le semestre en tête à tête avec le mec le plus brillant de la fac.

Je le félicite avant de me concentrer sur le pc à mon tour.

Mon tour. Je prends l'ordi. Je respire. Je tape.

La page charge. Deux noms.

Ezra Vale – Liora Quinn.

Je reste figée. Je relis. Deux fois. Ce nom... je l'ai vu une fois sur mon emploi du temps.

Je tourne l'écran vers Emil.

Il est en train de mâchouiller sa paille, les yeux rivés sur un cookie qui vient de trahir sa confiance. À sa tête, il vient de découvrir que ce n'est pas du chocolat. Raisins secs. La pire des déceptions. La joie déjà oubliée de son affectation.

Les hommes...

– Tu connais ce prof ? je demande, en essayant de paraître neutre.

Il hausse les épaules.

– Ezra Vale ? Ouais... je crois que je vois.

Merci pour la précision. Je n'ai sans doute pas besoin de savoir si je vais passer l'année face à un psychopathe ou un prix Nobel...

– Un type un peu étrange, intervient Maril, fixée sur son écran, toujours déçue.

Elle marque une pause avant de faire tourner sa paille dans son matcha avant de continuer.

– Il est arrivé l'an dernier. Personne ne savait d'où il sortait. Il s'est installé comme s'il était chez lui depuis toujours.

– Il donne un cours sur l'histoire du système carcéral, ajoute Emil, baissant légèrement la voix.

Je fronce les sourcils.

– Et il est comment ?

Maril relève la tête, réfléchit à peine.

– Trop beau. Trop silencieux.

Pause dramatique.

– Tu ne veux pas qu'il te regarde. Mais tu aimerais bien qu'il le fasse quand même.

Super. Un prof qui dérègle les cerveaux sans rien dire. Pile ce qu'il me fallait.

– Quel est son parcours ?

Maril hausse un sourcil et Emil ricane avant de répondre.

– Tu te retrouves avec le bad boy ténébreux du corps professoral et tu veux ses qualifications ?

Je me retiens de lui dire que je n'en ai rien à faire des hommes. J'ai peur de moi-même, alors m'ouvrir à quelqu'un d'autre dans une telle proximité, non merci.

– Alors ?

– University of Maryland, College Park, s'empresse de répondre sa soeur. C'est un petit génie ; il a à peine vingt-six ans et il est déjà professeur. Il bossait à l'université de Pennsylvanie avant de venir ici.

Red flag. Personne n'abandonne jamais un si beau poste pour crapahuter entre les crocodiles.

– Pourquoi il a fini dans le bayou, alors ?

Emil ricane.

– Je n'en sais rien, ça ne m'étonnerait pas qu'il se soit fait virer, vu comment il est.

J'ignore sa pique et continue mon interrogatoire.

– Il vit où ? je demande, un peu vite.

Trop tard. Question stupide. Je viens de m'auto-trahir, bientôt je vais leur demander son numéro de sécurité sociale.

Pure paranoïa.

Non, je ne supporte pas d'avoir peur de mon ombre.

– Une vieille maison au bout de Pilot Point, répond Emil.

– Les gens l'aiment pas beaucoup, je souffle.

– C'est là que c'est bizarre, continue le quarterback. Il baisse encore la voix, comme si on parlait d'un fantôme. Les mecs ne le supportent pas. Trop calme. Trop... présent. Ils se sentent jugés. Et les filles... elles buggent. Il y a une sorte de champ magnétique inversé. Tu ne sais pas si tu veux courir vers lui ou très loin.

Génial. Exactement ce que je voulais.

Jecale mon verre entre mes mains. Le froid du milk-shake n'aide pas à faire baisser la chaleur qui monte, doucement, mais sûrement, tandis qu'un néon clignote au-dessus du juke-box.

Maril pianote sur son téléphone et Emil mâchonne toujours sa paille. Moi, je suis là, à essayer de respirer normalement.

– Ça va ? demande Emil.

Je hoche la tête sans croiser son regard. Mauvais plan. Il pose la main sur mon bras. Léger. Presque rien.

Mais c'est assez.

Un frisson me traverse la colonne et je me lève d'un coup, sans réfléchir.

– Faut que je sorte.

Personne ne dit rien. Tant mieux.

Je pousse la porte. Dehors, le soleil me gifle. Le trottoir me brûle à travers les semelles, alors je fais quelques pas, puis je m'accroupis près du mur, à côté du conteneur à verre. Juste là. À l'ombre.

Autour de moi, la vie continue. Une mobylette braille. Quelqu'un éclate de rire. Un chien s'énerve dans une cour. Je ferme les yeux. Et ce n'est pas l'image du prof qui revient, non, je ne sais pas à quoi il ressemble. Ni Maril ou Emil. Ni le bar. *Non*.

Un klaxon quelque part. Le même son, cette nuit-là.

Le goudron glacé sous ma joue. Des doigts serrés. L'odeur sale, acide. Et mon corps, quelque part ailleurs. Comme vidé.

Je compte pour respirer. Un. Deux. Trois. Ça bloque. Mes poumons refusent. Mon propre corps se met en pause.

Je pose la tête contre le mur. Mes bras serrent mes genoux. Invisible. Ou pire : visible, mais personne ne regarde. Et c'est peut-être mieux ainsi. La porte claque derrière moi. Je sais que c'est Emil, avant même de l'entendre.

– Ça va ?

Je me redresse. Essuie mes mains sur mon jean noir qui me colle à la peau.

– Ouais. Tout va bien.

Alors je me concentre sur les devantures noires. Il reste là, silencieux. Il sait que je mens. Il ne dit rien. C'est pire, il ne me connaît pas depuis assez longtemps pour s'inquiéter.

— Je vais rentrer. Marcher un peu.

Il hoche la tête. Rien d'autre.

শঃ Chapitre 17 শঃ *Liora*

শঃ

Je suis là, assise au bord du bassin, les jambes plongées dans l'eau fraîche.

La nuit est maintenant tombée, le silence est lourd, presque apaisant, là où les oiseaux nocturnes auraient pu chanter. L'air est encore doux, chargé de cette chaleur moite du Sud.

Je ne veux pas nager. Pas vraiment.

Je suis là parce qu'il m'a parlé d'eau, de calme. Parce que j'essaie de respirer, même si le monde m'en empêche. Mais en vrai, je me retiens. Je me retiens de trop penser, de trop vouloir.

Je me retiens surtout... de trop ressentir.

Parce que, quand Ezra est là, le reste du monde disparaît, et mon corps se réveille, réclame des choses que je n'aurais jamais pu imaginer.

Mais je dois revenir à l'évidence.

Il m'a déjà repoussée. Je me le répète comme un rappel à l'ordre. Ce n'est pas correct. Je suis son élève. Il est mon prof. Ce jeu entre nous est dangereux, flou, *interdit*. Et pourtant, je suis là. Les pieds dans l'eau. À attendre, je ne sais quoi, dans sa maison, après avoir pleuré dans ses bras.

Puis je le vois.

Il sort de la maison. En boxer. Après tout, il m'a dit qu'il voulait nager, il m'a même invitée. Vale dit que l'eau efface les questions. Après ce qui s'est passé dans la fontaine, j'ai quand même un doute.

Il est... magnifique.

Il n'y a pas d'autre mot.

Pas comme les garçons de la fac.

Pas comme ceux qui haussent la voix pour exister, rient fort, parlent vite, prennent tant de place.

Ezra.

C'est brut. Contrôlé. Un calme qui ne demande l'autorisation de personne. Et ce silence, il le porte comme une arme, et moi, je ne peux m'empêcher d'y trouver des éclats de son âme.

Et moi... moi, je n'arrive pas à ne pas le regarder.

Ce corps, long, tendu, façonné par des muscles fins et nerveux. Le genre de force qu'on devine plus qu'on ne voit. Ses épaules dessinent des lignes précises, son dos semble taillé pour porter le monde. Sur ses avant-bras, un réseau de veines pulse sous la peau, et mon regard s'y accroche avant de remonter, lentement. Le long de son torse, de la courbe de ses pectoraux jusqu'au cou. Ses cheveux noirs, encore humides, encadrent son visage avec ce désordre trop calculé pour être innocent. Et puis ses yeux. Gris. Changeants. Parfois tranchants comme la glace, parfois brûlants au point d'en être dangereux.

Mon professeur, il est mon professeur ...

Et, malgré moi, mon regard y retourne.

Et mon cœur se serre, chaque fois.

Parce qu'il n'a rien d'un fantasme. Il est réel. Magnétique.

Et surtout, il me voit.

Et puis je découvre la partie de ses bras habituellement cachée par ses manches retroussées.

Nus. Exposés.

Des cicatrices.

Des lignes nettes. Certaines anciennes, à peine visibles.
D'autres, plus récentes, fines, rosées.

Des marques qu'on s'inflige quand on a besoin de sentir quelque chose.

Quand tout à l'intérieur hurle trop fort pour rester enfermé.

Je reste figée.

Pas chez lui. Pas chez quelqu'un comme Ezra.

Je sens un frisson remonter dans mon dos.

C'est lui. Sa présence. Son énergie.

Elle m'enveloppe.

Je le regarde, et mon corps réagit malgré moi. Dans ma poitrine éclate un tourbillon de papillons. Je sens qu'il est dangereux. Pas physiquement, pas pour me faire du mal... mais pour autre chose. Ce genre de danger irrésistible. Qui brûle, consume doucement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Et je sens ce feu dans mes jambes, dans mes côtes, dans mon cou.

Il ne me regarde pas tout de suite. Il marche jusqu'au bord du bassin, pose un pied sur la première marche, puis un autre.

Mon regard court sur sa peau, découvrant des cicatrices que je n'aurais jamais pu imaginer. Sur ses côtes, dans son dos, vieilles, bien plus vieilles que celles sur ses bras, qui, elles, sont droites, parfaites.

Puis il entre dans l'eau.

Même ça, il le fait avec une sorte de maîtrise étrange et bientôt l'eau ondule autour de lui, paisible.

Je ne bouge toujours pas.

Mais je sens que quelque chose est en train de changer.

Et le silence entre nous devient de plus en plus fragile.

Il nage comme il marche : sûr de lui, sans gestes inutiles. L'eau glisse autour de lui, docile. Son dos se tend, ses épaules roulent, ses jambes battent calmement. Tout paraît facile.

Trop facile. Et moi, je reste assise au bord, les jambes dans le vide, à le regarder comme si j'avais oublié comment respirer.

Je ne sais même plus ce que je fais ici.

– Pourquoi vous faites ça ? je finis par demander, la voix un peu cassée.

Il ne répond pas tout de suite. Il termine son aller-retour, touche le bord. Il s'éloigne, toujours sans me regarder.

– J'avais besoin de réfléchir, lâche-t-il entre deux mouvements.

Il arrive de nouveau de mon côté, pousse doucement sur le mur, repart.

– Tu devrais faire pareil, ajoute-t-il au passage.

Je me renfrogne un peu.

– Je n'ai pas besoin de nager avec mon prof pour réfléchir.

Il esquisse un sourire, en plein virage.

Je le déteste. Je déteste qu'il ait toujours cette foutue longueur d'avance. Je croise les bras, mais mes yeux restent accrochés à lui. À ses muscles. À sa nuque. À cette goutte d'eau qui glisse de son épaule à son omoplate.

Putain, arrête de le regarder comme ça.

Mais je n'y arrive pas.

Il fait demi-tour une nouvelle fois, s'arrête enfin au bord, les bras accrochés à la margelle, les cheveux trempés et plaqués en arrière. L'eau dégoulinante sur ses muscles tendus. Mon épisode dans la cuisine est oublié, et je ne veux plus y repenser, alors je me concentre sur lui.

– Hier soir... tu t'es glissée contre moi comme si tu savais exactement où te mettre.

Sa voix est calme. Trop calme. Moi, je rougis tandis que, dans l'eau, mes orteils se recroquevillent.

– C'est vous qui m'avez invitée, je réplique, piquée. Pourquoi ?

Il s'essuie le visage d'un geste lent, puis me fixe encore plus intensément.

— J'avais envie de voir si, sobre, tu en avais quand même envie.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Il ne me touche pas. Il ne bouge même pas. Mais je sens son regard sur ma peau, une vraie brûlure. Et je ne sais plus quoi répondre.

Parce qu'il lit en moi, qu'il sait tout de moi derrière ses iris gris.

Et surtout... parce qu'il a raison.

Il se contente de me regarder, les bras appuyés contre la margelle, puis, lentement, il commence à s'avancer sous l'eau. Un mouvement fluide. Il s'approche de mes jambes, que je n'ai pas pensé à retirer de l'eau. Trop tard. Ses mains émergent, chaudes malgré la fraîcheur du bassin. Avec sensualité, ses paumes glissent sur mes mollets, mes genoux s'arrêtent juste au creux de mes cuisses.

C'est lent. C'est doux.

C'est tout sauf innocent.

Je retiens mon souffle, le monde arrête de tourner autour de moi.

Ses yeux ne me quittent pas, et ils murmurent, presque contre ma peau mouillée :

— Tu veux que je parte ?

Ma gorge est sèche.

Je me raccroche à ce qu'il me reste de contrôle, à cette limite que je suis censée garder entre nous. Je redresse un peu le menton.

— J'imagine que c'est pas exactement ce qu'on appelle un comportement professionnel, je murmure.

Puis sa main vient effleurer ma hanche, presque trop doucement. Avant même que j'aie le temps de protester, il exerce une légère pression, juste assez pour que mon corps cède, vacille,

glisse. Je tombe, mais pas violemment ; je tombe contre lui, entre ses bras, dans sa chaleur calme. L'eau m'enlace en même temps que lui, ma surprise se perd dans un souffle court, mes mains se raccrochent à sa nuque par pur réflexe, mes jambes flottent, s'échappent, mes hanches viennent effleurer les siennes, et, dans ce silence liquide, ce contact brûlant, il n'y a plus que nos peaux qui se frôlent, nos respirations qui s'emmêlent, et cette tension presque insoutenable entre ce qui se retient... et ce qui veut tout laisser tomber.

— Respire, murmure-t-il contre ma tempe.

Sa voix est grave, chaude, elle rase ma peau, je flotte presque, suspendue entre le vertige et l'envie, entre la peur et l'appel ; son bras me soutient, ancré bas dans mon dos, et son autre main descend, lentement, presque pour s'assurer que je n'allais pas fuir, que je n'étais pas déjà ailleurs ; ses doigts trouvent le bouton de mon short, et je retiens mon souffle

— Professeur Vale, je murmure, sans vraiment vouloir qu'il arrête ; il ne me regarde pas, ou peut-être que si, peut-être qu'il voit tout.

— Tu peux encore me dire non.

Il ne touche plus rien. Il attend mon oui, pas mon absence de refus, alors j'acquiesce et un oui s'échappe de mes lèvres.

Il n'attend pas.

Ses doigts déboutonnent doucement mon short. Le tissu glisse, ou flotte, je ne sais plus, et sous l'eau, je sens ses doigts suivre la ligne de mes hanches avec une lenteur presque douloureuse. Il ne me presse pas et ne force rien; pourtant, chacun de ses gestes est d'une précision troublante, comme s'il connaissait déjà mon corps, comme s'il avait attendu cet instant depuis longtemps. Mon short disparaît au fond du bassin, et je reste là, en culotte, suspendue entre ses bras et l'eau qui nous enlace. Ses mains reviennent, glissent sur ma peau sans jamais s'imposer, remontent lentement de mes hanches à

mes côtes, s'arrêtent juste avant ma poitrine. Il ne me touche pas tout à fait. Il me frôle, m'apprivoise, il me marque sans laisser de trace. Et pourtant, je sens tout.

Sa respiration chaude près de mon oreille.

La tension dans ses bras.

Son corps qui se contient à peine. Il pourrait être brutal, je le sens dans la façon qu'il a de se retenir, dans ce silence féroce. Mais il ne l'est pas. Pas avec moi. Et c'est bien ça le plus déroutant.

Ezra ne dit rien, ne demande rien, il me garde simplement là, contre lui, ses mains posées avec cette lenteur maîtrisée qui n'appartient qu'à lui, comme s'il savait exactement jusqu'où aller, exactement ce que je peux supporter. Il est mon professeur, plus âgé, trop calme pour ne pas être dangereux, et pourtant, tout en lui m'est familier : sa chaleur, son silence, la façon qu'il a de me retenir sans m'enfermer. Je devrais fuir, je le sais. Mais je reste. Je reste parce que je me sens vue. Connue. Tenue. Et quand ses mains glissent sur moi, patientes, assurées, je ne réfléchis plus. Je le laisse me garder. Parce que, même s'il ne dit rien... je sais qu'il ne laissera personne d'autre m'avoir de la sorte.

– Tu veux savoir pourquoi j'ai reculé hier ?

Son doigt trace une ligne tremblée sur le bord de ma culotte, si doucement que j'en ai le vertige. Je hoche à peine la tête. Il continue, sans me laisser respirer.

– Parce que tu étais ivre, Liora. Et moi, j'ai besoin que tu sois là, complètement là et que tu veuilles être là. Que tu sentes tout, que tu te souviennes de chaque seconde. Je veux que tu sois consciente quand je te baise.

Le mot claque entre nous, brutal, cru, assumé et je me rends compte que j'aime ça. Accepter d'être à la merci de mon professeur, de cet homme que je connais à peine, esclave de mon désir. Je suis suspendue à lui, accrochée à son cou, la

bouche entrouverte, la gorge serrée. Il me regarde comme si j'étais déjà à lui, comme si je l'avais toujours été.

— Tu n'as aucune idée de ce que tu déclenches, murmure-t-il, ses lèvres frôlant ma mâchoire sans m'embrasser.

Je sens qu'il se retient. À chaque geste, à chaque mot, il se contient. Mais à peine. Et c'est ça le pire : il pourrait me prendre maintenant. Il le sait. Je le sais. Mais il attend que ce soit moi qui ne supporte plus d'attendre. Il joue avec moi, et je fonds sous ses doigts. Je veux tout lui donner. Il lui suffirait de demander.

— Professeur Vale... je susurre, avant de frémir.

Il grogne, se rapproche encore, tandis que son pouce joue avec la lanière de ma culotte. Je n'arrive plus à respirer. Je n'arrive plus à penser à autre chose que son corps, à l'eau qui dégouline le long de ses pectoraux, qui trace un chemin depuis ses mèches humides jusqu'à son arcade. Et ses yeux... ses yeux.

— Professeur Vale... je répète, plus bas.

— Je pense que tu devrais arrêter de m'appeler comme ça, papillon. Je ne sais pas ce que je pourrais faire.

Papillon.

Pour la première fois depuis que je l'ai rencontré, je le sens authentique. Et j'ai besoin de jouer, besoin de brûler cet espace qui nous sépare.

— Pourquoi donc ? je susurre, en arquant légèrement le bassin vers lui.

— Parce que je ne suis pas certain de me retenir.

Je souris, mais lui ne bouge toujours pas. Sa main glisse le long de mon ventre, puis passe sous mon t-shirt qui colle à ma peau dans l'eau. Elle remonte, explore, jusqu'à mes seins qu'il prend à pleines mains. Je gémis, surprise par ce doux frisson qui me traverse, par cette décharge de plaisir qui descend en flèche jusqu'à mes orteils.

— Et je pense que tu as besoin que je me retienne.

ଓঁ ***A suivre*** ওঁ

ওঁঁঁঁুু

Retrouvez toutes nos publications sur la boutique
salammboeditions.fr

Salammbô Editions
6 rue Masséna
69006 Lyon

ওঁঁঁঁুু

Impression et reliure : UE
FINIDR
Lipova 1965
737 01 Cesky Tesin
République tchèque

Achevé d'imprimer janvier 2026
Dépôt légal première publication février 2026